



Soufiane Ben Farhat : **Le regard du Loup**, (édité à compte d'auteur), Tunis 2009. 208 pages. ISBN

978 997 305 3411

Comment aborder ce roman ? Si la question se pose de prime abord, c'est surtout parce que le récit de S. Ben Farhat est un texte hybride, quasiment fragmentaire, gommant sans cesse son axe central, au profit d'une structure décomposée.

Quel est le sujet principal de ce roman ? Il n'en a pas. Et tant mieux. L'auteur, ou plus précisément le personnage narrateur s'emploie avec une fluidité désarmante à glisser d'un sujet à un autre, à opérer des digressions et à enchaîner des micro-récits. Si bien que l'action romanesque est bien avancée quand le roman commence. Et elle est également encore inachevée, quand le narrateur consigne le point final à sa confession. Pourtant,

Le regard du Loup

s'articule autour d'une voix qui monopolise la parole et prend intégralement en charge le récit. C'est la voix du personnage narrateur Foundou. Ce dernier, affecté par une sorte de nausée ou de syndrome de l'absurde, est un chercheur botaniste en instance de divorce. Cependant, Foundou ne se contente pas de parler de ses relations toujours éphémères avec plusieurs femmes, il témoigne aussi de l'état général de la Tunisie d'aujourd'hui. En effet, en menant une étude sur la plante de cyclamen

pour les besoins d'un article

destiné à une revue scientifique canadienne, le narrateur se penche également sur les frémissements de son environnement social et géographique. Dans cette perspective, la frontière s'estompe entre science de la terre et science humaine, c'est-à-dire entre les éléments physiques de la nature et les composantes sociales et historiques du pays. Cette jonction est illustrée, tant sur le plan poétique que narratif, par l'omniprésence de l'élément aquatique qui ouvre et clôt le roman à travers la description des pluies diluviennes qui s'abattent sur Tunis et sur les régions intérieures. Le déferlement dangereux des eaux est, dans une certaine mesure, l'allégorie d'une vie gâchée et vouée à une triste déchéance.

Un principe fondamental avait présidé à l'élaboration de ce roman : le souci de l'auteur de mettre en veilleuse les réflexes du journaliste qu'il est et de secouer les aspirations de l'écrivain qu'il désire être. Dans ce cas, l'enjeu est grand, car tout laisse à penser que le journalisme est un champ de frustrations, ou encore mieux d'hibernation des facultés créatrices où la plume est réduite à un objet ankylosé,

tant sur le plan rhétorique qu'idéologique. C'est pourquoi, Foundou n'hésite pas à critiquer les médias, aussi bien la presse écrite (p 67, p110-114) que la presse audiovisuelle (p 47). Aussi, est-ce pour cette raison que S. Ben Farhat s'offre un temps de recreation propice à l'exercice littéraire où il entre avec un élan de jubilation et une bouffée

de libération des contraintes professionnelles. Cela est d'autant plus congratulant qu'ici la plume avance comme dans un jardin des mots, guidée par le plaisir de glaner un riche lexique, et de croiser, au hasard des pérégrinations, quelques grandes figures de la littérature universelle : Proust (p51), Dante (p57), La Bible (p44), Baudelaire (p126), Queneau (p35), etc. L'écriture se nourrit ainsi de cette prestigieuse filiation tissée au fil des

pages. Dans ce roman, le besoin d'écrire ou encore de témoigner ne puise pas sa matière dans le seul vécu du scripteur ou dans les observations qu'il a recueillies, mais aussi dans sa mémoire de "liseur" d'un vaste patrimoine littéraire universel. Dans ce sens, Foundou, le personnage narrateur, ne prend pas la plume pour

saisir ou

décrypter la réalité environnante, mais surtout

pour regarder cette réalité à travers le prisme de grandes œuvres de la littérature. Cela nous conduit à reposer notre question initiale: quel est le sujet de ce roman ? La réponse nous semble maintenant claire : célébrer le pouvoir qu'a la littérature pour dire le monde avec la seule vertu du langage.

Aussi est-ce pour cette raison que S. Ben Farhat charge son personnage de décrire les choses et surtout de les nommer avec un furieux élan et un rythme laborieusement construit : "*Soudain, tous les éléments s'immobilisent. Les vents tombent, les eaux stagnent. Pas la moindre brise. Les arbres se figent. Les vagues de mer languissent dans une subite fixation. Cela dure quelques minutes. Un ange est passé, chloroformant la nature furieuse par sa baguette magique* ."

En botaniste averti, Foundou a un engouement pour la description, nullement au gré d'une approche neutre, froide ou

distante, mais selon des modalités subjectives et saisissantes où la réalité ne s'offre pas à nous telle qu'elle est, mais toujours teintée par la matrice d'un verbe, sans cesse travaillé, ciselé, t aillé dans la chair même d'une conscience écorchée. Et cela, par le truchement de plusieurs figures rhétoriques, telles que la métaphore, l'énumération ou l'aphorisme. A ce titre, le passage décrivant la Place Barcelone (pp 55-60) ou encore la scène de la danseuse au casino de Hammam-Lif (p103) sont de véritables textes d'anthologie, tant est imposant le tableau réaliste qui se mue, au fur et à mesure qu'il s'élabore, en une fresque poétique où fleurit la beauté

du désenchantement.

Parce qu'écrire, pour le personnage narrateur, c'est capter les signes de la fragilité des êtres et

de leur destin avorté : «

Botaniste, je ne le sais que trop. La vie est tributaire de deux néants.

□

Ce qui a permis l'évolution, ce sont précisément le sexe et la mort. Deux anéantisements.

» (p71)

Kamel Ben

Ouanès